

Me voilà dans la dernière ligne droite, puisqu'il ne me reste plus que 8 pays à visiter...sur 197 ! Mon dernier voyage pour boucler la boucle me mènera au Moyen Orient, dans des pays très agités par les temps qui courent : Yémen, Irak, Iran, Afghanistan, Pakistan. J'ai laissé les plus difficiles pour la fin. Logique. Mais là, je ne peux plus reculer.

A l'ambassade du Yémen à Paris, un fonctionnaire antipathique me déconseille de me rendre dans son pays en affirmant que c'est dangereux. Attitude bizarre pour une destination qui vivait encore largement du tourisme il y a quelques années. Quant au fameux site du Ministère des Affaires Etrangères, il découragerait le plus téméraire des voyageurs. Je cite :

«Précarité de la situation sécuritaire. Venus du nord du pays pour protester contre le régime en place à Sanaa, les combattants chiites d'Ansarallah, dits Houtis, ont mené plusieurs offensives meurtrières contre les forces gouvernementales appuyées par les forces pro-Islah (frères musulmans), et se sont rendus maîtres des principales institutions le 21 septembre 2014. La plupart des compagnies aériennes ont suspendu leurs vols vers Sanaa. Compte tenu de ces conditions sécuritaires très dégradées, un séjour au Yémen est à proscrire formellement. Bien que les Occidentaux ne constituent pas des cibles particulières pour les combattants engagés dans cette lutte armée, le risque d'être pris dans les combats est élevé. Risque d'assassinat et d'enlèvement. De nombreux membres d'Al Qaeda dans la Péninsule Arabique (AQPA) sont implantés au Yémen. L'organisation soutient Daesh et considère les Français comme des cibles. Actuellement, huit étrangers sont détenus, soit par des groupes armés affiliés à Al-Qaeda, soit par des tribus. Cette recrudescence d'enlèvements conduit à renouveler aux Français qui se trouveraient encore au Yémen la recommandation de quitter le pays et à ceux qui envisagent de s'y rendre de renoncer à leur projet. Ceux qui doivent malgré tout venir dans le strict cadre de leurs obligations professionnelles sont invités à contacter préalablement le consulat pour examiner les moyens d'assurer au mieux leur protection. Le recours à une société privée de sécurité est indispensable pour assurer un accompagnement en toute circonstance. »

Mais je décide de passer outre ces recommandations. Si le Ministère des Affaires Etrangères est le seul canal officiel pour juger de la sécurité dans un pays et fait tout pour vous dissuader de voyager au Yémen, il n'a pas le droit d'interdire le voyage. Après, c'est une question de liberté individuelle et de

responsabilité. Vu l'impossibilité d'obtenir le visa à l'ambassade, je dois contacter une agence locale yéménite pour qu'ils me préparent un « visa à l'arrivée ». Mais je suis obligé d'acheter un tour complet qui coûte 1.500 USD pour 4 jours. Un peu cher à mon goût, et encore plus si on considère qu'un Yéménite vit en moyenne avec 2 dollars par jour. La responsable de l'agence, Mirta, une Slovène mariée à un Yéménite m'explique que les touristes ont déserté le pays, que toutes les prestations sont donc en base individuelle, et que l'essence a beaucoup augmenté récemment. Elle accepte quand même de négocier à 1.000 dollars, et j'obtiens un beau papier scanné expliquant qu'on me donnera le visa à l'aéroport. En fait, ce papier est entièrement en arabe, et il pourrait aussi bien dire de m'arrêter dès mon arrivée à l'aéroport.

Carnet de voyage, 2014.

Arrivée à Sanaa, capitale du Yémen, 3 heures du mat. Je suis le seul occidental. Cela devient une habitude dans les pays où je voyage ces derniers temps. Du coup, une ribambelle de fonctionnaires en uniforme ou en civil s'intéressent de près à mon cas. Mon passeport passe de mains en mains, ils étudient chaque page, chaque visa, chaque tampon, me dévisagent de la tête aux pieds. Soit ils sont épatés par la quantité de visas, soit ils se demandent pourquoi je viens d'Irak et je vais en Afghanistan en touriste, soit ils attendent un petit bakchich. Et ils me posent tous les mêmes questions :

- « French ?
- Yes
- Tourist ?
- Yes »

Finalement, ils apposent le précieux visa, le précieux tampon d'entrée, et me laissent passer. Ouf. Je rencontre mon guide Wahia, mon chauffeur Ali, et mon 4x4 qui m'attendent à la sortie et m'emmènent à l'hôtel Arabia Felix au centre-ville. A 1.000 dollars, je ne pouvais espérer moins. Sur la route, nous devons nous arrêter à plusieurs check-points, des soldats armés et en gilet pare-balles nous contrôlent, nous font parfois descendre du véhicule, portant mitraillette en bandoulière. La nuit, je crois entendre des coups de feu près de l'hôtel.

Le matin, en visitant la vieille ville avec Wahia, nous croisons de nombreux individus avec fusil en bandoulière. Mais mon guide est aussi optimiste que le site des Affaires Etrangères est pessimiste. Selon lui, les contrôles militaires servent à assurer la sécurité. Les soldats sont des rebelles chiites houtis, très gentils d'après lui. Les coups de feu pendant la nuit, c'était des pétards pour fêter un mariage. Et le fait de se balader en ville avec son fusil c'est une tradition yéménite. L'absence de touristes, c'est parce qu'on est en basse

saison. Je ne crois pas un traître mot de ses explications. Mais après plusieurs jours à circuler, je devrai me rendre à l'évidence qu'il avait raison sur plusieurs points. Les contrôles des houtis sont très courtois et superficiels. D'ailleurs, si ces houtis ont pris la capitale en quelques jours quasiment sans résistance ni morts, c'est que le peuple en avait assez d'un régime corrompu et à bout de souffle, car le quasi-dictateur SALEH avait été chassé par d'énormes manifestations, mais c'est son vice-président qui a assumé à son tour, avec très peu de changements par rapport à son prédécesseur. Les pétards sont effectivement souvent utilisés jour et nuit lors de mariages ou autres festivités. En revanche, sur le tourisme, Wahia dut reconnaître qu'il avait chuté de manière vertigineuse, car le Yémen est présenté dans les médias comme un pays dangereux.

La vieille ville de Sanaa est une merveille architecturale, où on se sent bien. Les architectes yéménites ont de tous temps su allier pierres, briques, boue séchée et bois, édifiant des immeubles de plusieurs étages au Moyen-Age et qui tiennent encore de nos jours. Ils ont bien compris la fonction décorative des portes et fenêtres et savent les mettre en valeur. Chaque étage possède une fonction précise. Le rez-de-chaussée sert pour vendre ou stocker, le 1er étage pour la cuisine et la salle à manger, le 2è pour les parents, le 3è pour les enfants, le 4è pour se réunir et fumer la chicha ou mâcher du qat. Partout, des recoins ou pièces secrètes pour des gardiens armés ou pour cacher son argent. Un bon exercice car il n'y a pas d'ascenseur et les marches sont très hautes. Les ruelles étroites et tortueuses sont envahies de commerces et vendeurs en tout genre : maïs, fruits exotiques, épices, qat, ferronnerie, outils, batterie de cuisine, vêtements et couteaux.

Les femmes s'habillent de noir des pieds à la tête, et se voilent presque toutes la face. Image assez choquante pour nous Occidentaux, car on a l'impression de voir des fantômes ou des parias. Mais cela fait partie de leur culture à tel point que, si elles devaient sortir sans voile, elles se sentiraient nues, auraient honte. Il est quand même amusant de voir que les magasins de prêt-à-porter sont remplis de robes aux couleurs fluo, sans manches, avec dentelles et froufrou à profusion. Wahia m'explique que les femmes portent ces robes pour des fêtes. Elles sortent de chez elles en passant par-dessus leur tunique noire et voile. Elles les enlèvent une fois arrivées à la fête où, de toute façon, les femmes se retrouvent dans une salle à part des hommes. Ces robes sont donc destinées non pas à séduire les hommes mais à épater les autres femmes. Une autre culture!

Les hommes aussi revêtent pour la plupart la tenue traditionnelle yéménite, longue tunique généralement blanche, coiffe type turban, large ceinture dorée

dans laquelle ils glissent le Jambia, poignard recourbé qui est un symbole de virilité, avec le fusil en bandoulière et la barbe pas rasée de plusieurs jours.

La ville moderne présente moins d'intérêt. C'est là que se trouvent les ministères et la fameuse place Tareer, quelconque, voire laide en comparaison de la vieille ville. Cette place a été le théâtre des manifestations de 2011 qui ont conduit au départ de SALEH. Accusé de corruption à grande échelle, car il percevait des commissions faramineuses sur l'exploitation du pétrole. On peut donc dire que SALEH s'est bien sucré au passage! Nous déjeunons au restaurant Palestine, dont l'enseigne met en avant non pas Yasser Arafat, mais Coca Cola et Sprite. A l'entrée, des têtes de chèvre cuisent dans un jus verdâtre. Je préfère manger d'autres spécialités : galette, riz à la yéménite, poulet épicé, yaourt aux herbes, œufs mélangés à des pois chiches, et surtout le plat national, le Salta. Amusant pour moi qui ai vécu 4 ans à Salta, mais en Argentine. En dessert, on nous sert un délicieux yaourt au miel, car le Yémen est réputé pour la qualité de son miel. Wahia reste mesuré dans ses propos politiques. Mais au moment de me faire visiter la grande mosquée, il ne peut s'empêcher de m'expliquer la fortune dépensée dans cette œuvre titanesque, alors qu'une bonne partie des Yéménites vivent sous le seuil de pauvreté. SALEH, comme nombre de dictateurs musulmans corrompus a cru racheter ses péchés en faisant construire une mosquée plus grande qu'une cathédrale. Au-delà de cette polémique, la mosquée est un vrai chef d'œuvre qui égale ou surpasse ses homologues de Casablanca, Achgabat ou Kuala Lumpur. Des dômes et minarets finement sculptés, du marbre de grande qualité, des tapis superbes, des lustres grandioses, des fenêtres multicolores (spécialité yéménite) très réussie. Mais l'addition a dû être assez SALEH ! Bon, j'arrête les blagues. SANAA rivera plus ! Et bonne chance au traducteur pour la version anglaise ou espagnole !

L'Arabia Felix Hotel est représentatif de la chute du tourisme au Yémen. Une jolie bâtisse ancienne pleine de charme avec un patio central ombragé. Mais les budgets font défaut, les peintures s'écaillent, la robinetterie rend presque l'âme, il y a plus d'employés que de clients. Et Internet ne fonctionne plus depuis plusieurs jours, car ils n'ont pas payé la facture. Pourtant, quand je règle ma chambre, ils vont payer le provider, et, à ma grande surprise, le Wifi est rétabli dans la demi-heure !

Le lendemain, nous quittons Sanaa pour visiter les régions de montagne alentour. Le climat y est très agréable, car nous sommes entre 2000 et 3000m d'altitude, ce qui compense la latitude proche de l'Equateur. Pour sortir de la capitale, nous traversons plusieurs check-points où Ali doit donner une copie de l'autorisation de voyager. Il parle aux soldats comme s'ils étaient amis de

longue date, fait une petite blague, donne un peu de qat. Et les contrôles se passent comme une lettre à la poste. On ne peut quitter Sanaa sans emprunter des routes de montagnes escarpées, sinueuses. A chaque col franchi, on découvre une nouvelle chaîne de montagne, des pâturages d'altitudes, des villages perchés.

Le « Rock palace » de Dar Al Hajar trône superbement sur un rocher escarpé. Plus loin, le village de Kawbakan est haut perché sur une falaise abrupte. Les immeubles à plusieurs étages semblent épouser la forme de la roche, ce qui confirme le génie constructeur des Yéménites depuis des millénaires. Autrefois, cette position dominante constituait un avantage certain pour la protection de la ville. De nos jours, cela devient un handicap, car on n'accède à ces Rocamadour yéménites que par des routes en lacets très étroits ou des escaliers très raides taillés dans la pierre. Les habitants délaissent donc cette ville poussiéreuse, battue par les vents. Parmi les maisons abandonnées, ne restent plus que quelques enfants qui jouent, ou des chèvres qui broutent les rares plantes. De plus, la ville a été le théâtre de violents affrontements lors de la révolte contre le dernier roi en 1962, et nombre d'édifices restent écroulés. Le malheur des uns faisant le bonheur des autres, le village de Shibam en contrebas dans la vallée se développe rapidement, accueillant même quelques fabriques. Les falaises qui l'entourent sont percées de nombreuses grottes où les villageois enterraient leurs morts il y a encore peu.

Sur la route, nous croisons peu de voitures, mais des motos, des vélos ou des ânes montés par des vieillards. Nous traversons aussi des étendues d'arbres à qat. Cette plante que les hommes (essentiellement) mâchent à longueur de journée est une vraie institution au Yémen, comme en Somalie, à Djibouti ou en Ethiopie. On lui prête des vertus énergisantes, apaisantes, thérapeutiques, voire aphrodisiaques. Mais un mâcheur de qat n'est pas vraiment très engageant. Si j'étais une femme, je n'aimerais pas me faire embrasser par un homme avec une grosse chique dans la joue, la langue verte, et du jus qui suinte le long des lèvres et coule le long de la barbe. Autre motif de mécontentement pour les épouses, ce sont les sommes inconsidérées dépensées par leur maris dans la précieuse plante. Le qat est cher. Un mâcheur moyen paye environ 1 dollar par jour pour satisfaire son addiction. Sachant que le revenu moyen avoisine les 2 dollars par jour, on imagine les scènes de ménage dans les foyers yéménites. Vu le prix du qat, je demande à Wahia pourquoi les hommes ne le volent pas sur les arbres dans ces champs ? D'après lui, dès qu'un voleur essaie d'arracher du qat, il se fait dénoncer au propriétaire du champ, qui vient lui régler son compte à la carabine. Encore une raison pour laquelle les paysans ne se séparent pas de leur fusil. A midi nous faisons une

halte dans un restaurant démesurément grand pour ce petit village. Ici, la salle principale meublée de tapis rembourrés et de canapés moelleux a été conçue pour recevoir jusque 300 personnes. A l'époque dorée du tourisme au Yémen (les années 1990), des groupes importants venaient manger ici, les serveurs allaient et venaient, l'argent coulait à flots. Le fondateur du restaurant est, chose rare, une dame, décédée depuis. On voit des photos d'elle accueillant différentes personnalités. Mais sous son voile intégral, ce pourrait être Angelina JOLIE ou Alice SAPRITCH, on ne ferait pas la différence. Depuis, le pays est accusé par la communauté internationale d'être une plaque tournante du terrorisme musulman : Al Qaeda, Al Shebab et Daesh ont réussi à effrayer les touristes et le pays a perdu une importante source de revenus qui faisait vivre bien des familles. Aujourd'hui je mange seul dans cet immense restaurant.

Le soir, je dors à Manakah, dans un hôtel qui souffre lui aussi de la chute du tourisme. Le patron me parle dans un français un peu hésitant, appris au contact des voyageurs francophones. Il y a 10 ans, il y avait des centaines de Français qui venaient. L'hôtel affichait souvent complet. Il m'enjoint à regarder sur le mur les autocollants de centaines d'agences de voyage européennes passées ici. Mais Mustafa veut faire contre mauvaise fortune bon cœur. Même si je suis le seul client du jour, j'ai droit à l'accueil complet et au traitement VIP. Nourriture à profusion, longue discussion avec mon hôte, chants folkloriques et danses yéménites. On me fait même participer à la danse et manier le Jambia dans les airs en virevoltant sur moi. Pourtant une chose ne lasse pas de me choquer. Si le tourisme est très largement féminisé dans les pays occidentaux, ici le personnel est 100% masculin. Réceptionnistes, serveurs, cuisiniers, nettoyeurs (chez nous, on dirait femme de chambre), même les danses traditionnelles sont exécutées entre hommes, qui se donnent la main, et se font tourner mutuellement.

Le lendemain, nous visitons le massif du Haraz, une cordillère montagneuse culminant à 3700m. Paysages époustouflants de montagnes escarpées, de cultures en terrasses, de routes serpentant sur les cimes des collines, de villages fortifiés construits sur des éperons rocheux. Le plus pittoresque d'entre eux s'appelle Al Hajjarah, avec sa rangée d'immeubles de 5 à 6 étages, suspendus au-dessus du vide. Après avoir gravi un escalier à flanc de rocher, on entre dans la cité par une seule porte. En une minute, on bascule dans le Moyen-Age. Un entrelacs de ruelles étroites bordées de bâtisses anciennes aux lourdes portes de bois, des femmes voilées coiffées d'un chapeau de paille menant un buffle au pâturage, des ânes, des chèvres, des vaches vivant au rez-de-chaussée des maisons, des artisans et petits métiers. Ici on puise l'eau dans un grand réservoir en pierre alimenté par l'eau de pluie, et on stocke les grains

et la nourriture dans des greniers creusés dans la roche. Pas de voiture, pas de moto, pas d'ordinateur ou de wifi. De là, nous réalisons une marche de 3 heures à flanc de montagne à travers les cultures en terrasses de blé, maïs, tomates, piments ou courges. Des femmes lavent le linge dans les cours d'eau, de jeunes bergers accompagnent des troupeaux de chèvre. Cette fois, ça y est, je suis immergé dans le Yémen, un pays splendide et attachant, aux cultures et traditions bien ancrées, à la population simple et accueillante. Je suis sous le charme d'une des plus belles régions du globe qu'il m'a été donné de parcourir dans ma vie.

Le Yémen pourrait se placer parmi les premières destinations touristiques mondiales, s'il n'y avait cette crainte en partie infondée pour la sécurité. Et aussi, pour être objectif, le pays présente deux inconvénients de taille. Une pauvreté très visible qui contraste avec ses voisins de la péninsule arabique, dopés par les pétrodollars. Cela engendre des infrastructures parfois sommaires, et une plaie des pays en voie de développement, la saleté, omniprésente, en ville, à la campagne : sacs en plastique, bouteilles, animaux en décomposition, carcasses rouillées de voiture. Mais le Yémen restera un grand moment pour moi, et la preuve que, même après 30 ans de voyage, je peux toujours faire de nouvelles découvertes, me surprendre, m'extasier, me sentir bien dans un endroit éloigné et très différent.